

AVANT-PROPOS

A peine si nous pouvons, dans les deux homélies sur ce sujet, trouver un indice quelconque concernant le temps où elles ont été prononcées. Nous pouvons néanmoins conjecturer, d'une manière assez probable, qu'elles ont été prononcées à Antioche. Ce que l'orateur dit, en certains endroits, sur les prêtres de la ville qu'il habitait, ne permet guère de douter qu'il ne fût lui-même simplement prêtre. Ainsi, par exemple, dans la seconde homélie, n° 5, il prend fortement ses auditeurs à partie de ce que plusieurs injuriaient et calomniaient les prêtres sans être sévèrement repris par ceux qui les entendaient; et voici comment il s'exprime : «Quoi de plus heureux pour nos devanciers, quoi de plus triste pour nous ? Ils versaient leur sang, ils donnaient leur vie pour leurs maîtres dans la foi; et nous n'osons pas même dire une parole pour nos pères à tous : on les calomnie devant nous, ils sont accablés d'injures par leurs proches aussi bien que par les étrangers, et nous ne fermons pas la bouche à leurs détracteurs, nous ne prenons pas leur défense.» Un évêque ne parle pas ainsi, et l'on ne peut pas croire que Chrysostome fût alors à la tête de l'Eglise de Constantinople : un évêque n'aurait pas dit, en parlant des prêtres calomniés : «Nos pères à tous.» Il est bien plus vraisemblable qu'il désigne par cette expression les prêtres de l'Eglise d'Antioche, ses anciens dans le sacerdoce et qu'il regardait en réalité comme ses pères.

Le but qu'il se propose dans ces deux homélies, c'est de prouver comme il l'a fait souvent en d'autres circonstances, que rien n'est inutile dans les Livres saints, que tout doit être pesé avec attention, les titres, les noms propres, les salutations et jusqu'aux moindres particularités. Il le dit formellement au commencement de la seconde; et là il fait assez clairement allusion aux quatre homélies qu'il a composées sur le titre des Actes des apôtres et de plusieurs autres parties de l'Ecriture; cela s'applique également aux quatre homélies sur les noms et les changements de noms, qui sont toutes de l'époque d'Antioche. Or, comme il est évident qu'il s'adresse toujours aux mêmes auditeurs, la conjecture que nous avons d'abord émise, acquiert, par là même, un plus haut degré de probabilité.



PREMIÈRE HOMÉLIE

Sur ces mots : «Saluez Priscille et Aquilas,» et la suite.

1. Beaucoup d'entre vous seront étonnés, je suppose, de ces mots empruntés aux écrits de l'Apôtre, ou plutôt ils regarderont ces expressions de son épître comme superflues et sans importance, puisqu'elles ne renferment après tout qu'une salutation fréquente et commune. Voilà pourquoi, bien que je me fusse aujourd'hui proposé de traiter un autre sujet, abandonnant mon premier dessein, je m'arrête à la pensée de vous démontrer qu'il n'y a rien d'inutile dans l'Écriture sainte rien qui ne soit important, pas même un iota, pas même une virgule; qu'une simple salutation nous ouvre même comme un océan de vérités à développer. Et que dis-je, une simple salutation ? Souvent l'addition d'une seule lettre entraîne en quelque sorte une légion de salutaires pensées. Le nom d'Abraham en est un frappant exemple. Quand un ami nous écrit, nous ne nous bornons pas à lire le corps de la lettre, nous lisons aussi le salut qui la termine; et c'est là surtout que nous voyons l'expression de ses sentiments. Et lorsque c'est l'âme de Paul, ou plutôt non, la grâce même de l'Esprit saint qui dicte une lettre destinée à une grande cité, à tout un peuple, et par eux à l'univers entier, on prétendrait qu'il y a là quelque chose d'inutile, on passerait légèrement sur quelques-unes des choses qu'elle renferme, et l'on ne reconnaîtrait pas dans une telle conduite le comble de la déraison et le renversement de tout ordre ! C'est là, oui, c'est là, ce qui nous plonge dans une fatale négligence; nous n'étudions pas toutes les parties de l'Écriture, nous choisissons ce qui nous paraît plus aisé, et nous mettons de côté le reste comme un objet sans valeur. Les hérésies elles-mêmes sont nées de ce choix arbitraire et de ces téméraires dédains. De là vient encore que nous donnons tous nos soins aux autres connaissances sans exception, et non seulement à celles qui sont inutiles, mais à celles même qui choquent le bon sens et nuisent à la vertu; tandis que la science des Écritures est négligée et méprisée.

Les hommes passionnés pour les courses de chevaux vous diront, avec la dernière exactitude, le nom, le propriétaire, la race, la patrie, le genre d'éducation de ces animaux; leur âge, la manière dont ils se conduiront dans l'hippodrome, les chances respectives des concurrents, selon la place qu'ils occupent en franchissant la barrière; quel est celui qui vaincra, quel est le conducteur qui saura le mieux assurer cette victoire. Les amateurs de l'orchestrique professent une admiration non moins exagérée, plus frénétique même pour ceux qui figurent avec tant de déshonneur sur les théâtres, pour les mimes et les danseuses; ils sont également fixés sur leur race, leur patrie, leur éducation et tout ce qui les concerne. Et nous, si l'on nous demande combien il y a d'Épîtres de saint Paul et quelles sont ces Épîtres, nous sommes hors d'état d'en dire le nombre. Si quelques-uns le savent, ne leur demandez pas à quelles villes ces Épîtres sont adressées; c'est une question à laquelle ils ne sauraient répondre. Un homme eunuque, un barbare, absorbé par mille soins, chargé d'innombrables affaires, avait un tel goût pour les livres, que ses lectures n'étaient pas même interrompues par les voyages; assis sur son char, il lisait avec la plus grande attention les divines Écritures; et nous, qui n'avons pas la plus légère partie de ses occupations, nous sommes étrangers aux noms des Épîtres; et cela, bien que nous nous réunissions ici tous les dimanches, et que nous ayons le bonheur d'entendre la lecture des Livres saints. Mais pour ne pas consacrer tout notre discours à des reproches, allons au but et fixons notre attention sur cette salutation qui nous semble dénuée d'importance et d'utilité. Du moment où nous aurons vu par un sérieux examen les avantageuses leçons qu'elle nous offre, nous verrons mieux la faute dont se rendent coupables ceux qui négligent de si précieux trésors, et qui laissent échapper de leurs mains ces richesses spirituelles. Quelle est donc la salutation dont je parle ? La voici : «Saluez Priscille et Aquilas, mes auxiliaires dans le Seigneur.» (Rom 16,3) Il vous semble, n'est-ce pas, que ce n'est là qu'une simple salutation, qui ne vous présente rien de grand, rien de généreux ? Eh bien, il n'en faut pas davantage pour remplir tout ce discours; nous ne pourrions pas même aujourd'hui dérouler à vos yeux toutes les sentences renfermées dans ces courtes paroles, satisfaire notre désir de vous en révéler la profondeur; force nous sera d'en réserver une partie pour un autre jour, tant la doctrine que nous y trouverons est abondante et sublime. Aussi n'ai-je pas l'intention d'expliquer aujourd'hui tout ce texte; je me contente des premiers mots; «Saluez Priscille et Aquilas.»

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

2. Avant tout, nous devons louer la vertu de Paul. Embrassant dans sa sollicitude le monde entier, les terres et les mers, toutes les villes que le soleil éclaire dans sa course, les barbares et les Grecs, alors qu'il porte dans son cœur tous les peuples, il se préoccupe à ce point d'un homme et d'une femme en particulier. Nous devons admirer ensuite la vigilance et le dévouement d'une âme qui, sans préjudice pour les soins qu'elle donne à tous, se souvient spécialement de ceux que lui recommandent la pureté de la vie et la noblesse du cœur. Que les chefs des Eglises agissent ainsi, maintenant que les anciens troubles ont disparu et que chacun ne gouverne qu'un peuple, il n'y a rien d'étonnant à cela; mais alors la grandeur des dangers et celle des distances, la multitude des soucis et la continuité des tourments, l'impossibilité de résider constamment dans le même lieu, tout se réunissait pour faire perdre de vue les personnes les plus chères. Et cependant l'Apôtre ne les oubliait pas. Comment expliquer la fidélité de sa mémoire ? Par la magnanimité de Paul, par sa charité fervente et sincère. Il les avait assurément dans sa pensée ceux dont il mentionne si souvent les noms dans ses Epîtres. Mais voyons quels ils étaient, et par quels mérites ils avaient ainsi captivé Paul et l'avaient à ce point rempli de leur amour. Étaient-ils investis d'une haute magistrature ou du commandement des armées ? avaient-ils pour eux les honneurs éclatants du pouvoir ou le prestige des richesses ? étaient-ce les chefs de la cité ? Non, rien de semblable; tout au contraire, c'étaient des pauvres, des personnes dénuées de tout, et qui vivaient uniquement du fruit de leur travail, des faiseurs de tentes, comme Paul le dit expressément. Et ce même Paul ne rougissait pas et ne regardait pas comme une injure pour une auguste cité; pour un peuple qui portait si haut sa noblesse, d'adresser par eux son salut à ces simples artisans, pas plus qu'il ne croyait les outrager pas son amitié : magnifique leçon de philosophie qu'il donnait à tous. Et nous, quand nous avons des parents dans un médiocre état de fortune, nous rougirions d'avoir avec eux des rapports familiers, nous regarderions comme une honte pour nous qu'on vienne à découvrir les liens qui nous unissent. Telle n'était pas la conduite de Paul; il s'en fait un sujet de gloire. Ce n'est pas seulement à ses contemporains, c'est à toutes les générations suivantes qu'il a soin de manifester que ces fabricants de tentes sont au nombre de ses plus intimes amis.

Et qu'on ne me dise pas : Que voyez-vous là de grand et de merveilleux, à ce qu'un homme ne renie pas des artisans dont il exerce lui-même le métier ? – Que dites-vous ? Mais c'est là précisément ce qu'il y a de plus grand et de plus admirable. Ceux qui peuvent, en effet, se vanter de la gloire de leurs ancêtres ne rougissent pas tant de leurs inférieurs que ceux qui, naguère, étaient dans le même état de bassesse, et qui se sont tout-à-coup élevés à la position la plus éminente. Or, rien d'éclatant, rien d'élevé comme la position de Paul; les rois eux-mêmes ne marchaient pas ses égaux, nul ne l'ignore. Celui qui commandait aux démons, qui ressuscitait les morts, qui pouvait, à son gré, frapper les hommes d'aveuglement ou rendre la vue aux aveugles, dont les habits ou l'ombre guérissait toutes les maladies, on devait évidemment le regarder, non, comme un homme, mais comme un ange descendu du ciel. Et cependant, environné d'une pareille gloire, accueilli partout avec des transports d'admiration, n'ayant qu'à paraître dans une contrée quelconque du monde pour attirer à lui tous les regards, il ne rougit pas d'un faiseur de tentes, et par là il ne croit pas faire injure aux grands de la terre. Il est probable, en effet, qu'il y avait, dans l'Eglise à laquelle il écrivait, plusieurs Romains de haut rang, qu'il obligeait de la sorte à saluer des gens de basse condition. Il savait parfaitement que la véritable noblesse n'est pas constituée par l'éclat de la fortune, l'abondance des biens; qu'elle consiste dans la pureté des mœurs. Ceux donc à qui manque ce dernier avantage, ont beau vanter leurs aïeux; ils se parent d'un vain titre, la réalité leur fait défaut. Que dis-je ? souvent le nom même s'évanouit si l'on remonte trop loin dans la généalogie de ces nobles. Cet homme qui brille dans les hauts rangs de la société, peut parler avec orgueil de son père ou même de son grand-père; mais arrêtez-vous là, si vous ne voulez pas trouver parmi ses ancêtres des hommes plongés dans la bassesse et l'obscurité. L'inverse a lieu quelquefois dans les plus humbles classes; remontez avec soin le cours des générations, et vous serez forcé de donner des préfets ou des généraux pour aïeux à des gardiens de chevaux ou de pourceaux. Paul n'ignorait rien de tout de cela, et n'en tenait aucun compte; il n'attachait de prix qu'à la noblesse de l'âme; c'est la seule qu'on devait estimer en suivant les leçons. De là pour nous les fruits les plus précieux; nous apprenons à ne pas rougir des humbles et des petits, à mieux apprécier les qualités spirituelles, à regarder comme viles et superflues les richesses extérieures.

3. Il est un autre gain non moins avantageux que nous pouvons en retirer, et qui contribue d'une manière éminente à la bonne direction de notre vie. En quoi consiste-t-il ? A ne pas condamner le mariage, à ne pas y voir un empêchement, un obstacle dans le chemin

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

qui conduit à la vertu. A voir une femme, élever des enfants, gouverner une maison, exercer un art manuel, nous apparaissent là comme choses parfaitement légitimes. Vous avez, en effet, sous les yeux un homme et une femme dirigeant un atelier, mettant la main à l'œuvre, et qui pratiquent néanmoins une philosophie supérieure à celle de beaucoup de religieux vivant dans les monastères. Comment le savons-nous ? Par les paroles mêmes que Paul leur adresse, ou plutôt et d'une manière plus expresse, par le témoignage qu'il leur rend ensuite. Après avoir dit : «Saluez Priscille et Aquilas,» il ajoute le titre de leur dignité. Quel est ce titre ? L'Apôtre ne dit pas : Ils sont riches, illustres, patriciens. Quoi donc ? Ils sont «mes auxiliaires dans le Seigneur.» Or, rien n'égale ce témoignage pour recommander la vertu. Leur vertu n'est pas seulement établie par ces paroles, elle ressort encore de ce que Paul est demeuré chez eux, non un jour, ou deux, ou trois, mais deux années entières. De même que les hommes, revêtus de la puissance temporelles n'élisent jamais domicile chez des personnes de commun, et choisissent toujours les brillantes demeures des personnages distingués, de peur que la vulgarité de la maison qui les reçoit ne ternisse l'éclat de leur position; de même les apôtres ne séjournèrent pas au hasard chez des hôtes quelconques; mais, au lieu de rechercher l'éclat et la beauté des maisons, ils regardaient uniquement aux qualités de l'âme; ils choisissaient avec soin ceux auxquels ils demandaient l'hospitalité. Le Christ lui-même avait porté la loi qui leur prescrivait cette conduite. «Dans quelque ville ou maison que vous entrerez, demandez si quelqu'un est digne de votre visite, et puis demeurez là.» (Luc 9,4) Ceux dont nous parlons méritaient donc que Paul séjournât dans leur maison; et, s'ils étaient dignes de recevoir Paul, ils l'étaient de recevoir les anges.

Pour moi, j'appellerais volontiers leur humble demeure un ciel, une église; car où Paul était, était aussi le Christ. «Voulez-vous une preuve manifeste, dit l'Apôtre, de celui qui parle en moi, du Christ ?» (II Cor 13,3) Et le séjour du Christ est sans cesse fréquenté par les esprits célestes. Or, des personnes qui s'étaient préalablement montrées dignes des attentions de Paul, comprenez ce qu'elles durent être, après avoir passé deux ans avec lui, après avoir constamment étudié sa manière de vivre, la modestie de son maintien, de son vêtement, de ses mœurs et de toutes ses démarches. Chez les saints, ce ne sont pas seulement les paroles, les enseignements, les exhortations, c'est tout l'ensemble de la vie qui forme à la philosophie divine ceux qui veulent observer de semblables modèles. Représentez-vous ce que ce devait être de voir Paul, et dans ses repas, et dans ses prières, quand il adressait des reproches ou des conseils, quand il versait des larmes, quand il sortait de sa demeure ou qu'il y rentrait. N'ayant de lui que ses quatorze Epîtres, nous les portons partout avec nous; ceux donc qui possédaient la source même des Epîtres, la langue de l'univers, la lumière des Eglises, le ferme appui de la foi, la colonne et le soutien de la vérité, que ne devaient-ils pas devenir dans la société de cet ange ? Si les vêtements de l'Apôtre faisaient trembler les démons, possédaient une si merveilleuse puissance, à quel point le bonheur d'habiter avec lui ne devait-il pas attirer la grâce de l'Esprit saint ? La vue de sa modeste couche, de ses habits, de sa chaussure, n'était-elle pas une leçon efficace et perpétuelle de componction. Si les démons ne pouvaient voir ces objets sans être saisis de crainte, à plus forte raison des fidèles, des personnes vivant avec le saint, devaient-elles y puiser des sentiments de pénitence.

Il importe encore de rechercher pour quel motif, en les saluant, il place le nom de la femme avant celui du mari. En effet, il ne dit pas : Saluez Aquilas et Priscille; c'est l'ordre opposé qu'il suit. Il n'agit pas ainsi sans raison; je me persuade que la femme avait une plus haute piété que l'homme; et ce n'est pas une conjecture que j'é mets ici : les *Actes du apôtres* nous montrent que c'est une vérité. Apollo avait le don de l'éloquence et de plus était profondément versé dans les divines Ecritures; mais il ne connaissait que le baptême de Jean : cette femme l'accueille, lui manifeste la voie de Dieu, en fait un maître accompli. Les femmes qui vivaient du temps des apôtres n'avaient pas les goûts et les préoccupations des femmes de nos jours : celles-ci ne songent qu'à porter des habits somptueux, à farder et peindre leur visage pour se faire une beauté d'emprunt, à fatiguer et tourmenter leurs maris pour obtenir qu'ils leur achètent des parures capables d'éclipser leurs voisines et leurs rivales, un attelage de mules blanches, un service complet d'eunuques, un nombreux essaim de servantes, tout cet appareil ridicule du monde; tandis que celles-là, laissant de côté ces vaines choses, méprisant tout ce luxe mondain, n'avaient qu'un désir, celui de partager les travaux des apôtres, afin de partager aussi leur récompense. Priscille n'était donc pas seule animée de tels sentiments, ils étaient communs à toutes les autres. D'une femme nommée Perside, l'Apôtre dit : «Elle a beaucoup travaillé pour moi.» (Rom 16,12) Il fait également l'éloge de Marie et de Tryphène, parce qu'elles prennent leur part des labeurs apostoliques et qu'elles se tiennent toujours prêtes à supporter les mêmes combats.

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

Comment se fait-il alors qu'il dise, écrivant à Timothée : «Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre autorité sur l'homme ?» (I Tim 2,12) Ceci regarde le cas où l'homme est pieux, professe la même foi, pratique la même sagesse; mais quand il est infidèle et le jouet de l'erreur, Paul n'entend pas ôter à la femme le pouvoir d'enseigner. Ecrivant aux Corinthiens, il dit : «Une femme dont le mari n'a pas la foi, ne doit pas pour cela s'en séparer ...; car que savez-vous, femme, si vous ne sauvez pas votre mari ?» (I Cor 7,13-16 Or, par quel moyen une femme chrétienne sauvera-t-elle un homme qui ne l'est pas ? Evidemment, en l'instruisant, en tâchant, par ses leçons, de l'amener à la foi. Ainsi se conduisit Priscille à l'égard d'Apollo. On peut dire encore que dans ces mots : «Je ne permets pas à la femme d'enseigner,» il parle de l'enseignement qui se fait du haut de la chaire, des instructions adressées au peuple, telles que sont celles des prêtres; mais il ne défend pas les instructions et les conseils donnés en particulier. Si cela n'était pas permis, il n'aurait pas fait l'éloge d'une personne à qui cet acte pouvait être reproché.

4. Que les hommes prêtent ici leur attention, aussi bien que les femmes : celles-ci, pour imiter un modèle pris dans leur sexe et leur condition; ceux-là, pour ne pas se montrer plus faibles que les femmes. Quelle excuse, en effet, pourrions-nous invoquer, quel espoir de pardon aurions-nous, si, lorsque les femmes déploient un tel zèle, une telle philosophie, nous demeurions, nous, constamment attachés aux affaires du monde ? Que cette leçon soit également comprise de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés, des prêtres et des laïques, afin que les premiers ne professent pas une si grande estime pour les riches, une prédilection si marquée pour les maisons somptueuses, qu'ils recherchent la vertu dans la pauvreté, ne rougissent pas de leurs pères indigents, et, laissant de côté l'homme qui travaille le cuir, la pourpre ou l'airain, ne soient pas toujours aux pieds des puissants de la terre; afin que les seconds ne s'imaginent pas être hors d'état de recevoir les saints, et que, se souvenant de cette veuve, qui reçut le prophète Elie quand elle n'avait plus qu'une poignée de farine, comme aussi de ceux qui nourrirent Paul leur hôte, ils ouvrent leur maison aux pauvres et partagent avec les étrangers tout ce qu'ils possèdent. Et ne m'objectez pas que vous n'avez pas de serviteur sur qui vous puissiez vous en reposer; en auriez-vous mille, Dieu vous ordonne de cueillir par vous-mêmes les fruits de l'hospitalité. Voilà pourquoi Paul, parlant d'une femme veuve et lui prescrivant d'exercer cette vertu, n'entend pas qu'elle ait recours à des mains étrangères et veut qu'elle en accomplisse elle-même les devoirs. Après avoir dit, en effet : «Qu'elle ait exercé l'hospitalité,» il ajoute : «et lavé les pieds des saints.» (I Tim 5,10) Il ne demande pas si elle a fourni de l'argent, si elle a fait remplir ce devoir par des mains mercenaires, mais bien si elle s'en est acquittée par elle-même. Abraham avait dans sa famille trois cent dix-huit serviteurs, et lui-même allait vers son troupeau, prenait un veau sur ses épaules, ne dédaignait aucune occupation semblable, et faisait participer sa femme aux précieux avantages de l'hospitalité. C'est pour cela que notre Seigneur Jésus Christ a voulu naître dans une étable, grandir dans une humble maison, n'avoir pas même ensuite où reposer sa tête, vous apprenant de la sorte à ne pas tant admirer les splendeurs de cette vie, à vous plaire toujours dans une condition obscure, à vous montrer l'ami de la pauvreté, à fuir l'opulence extérieure, à rechercher uniquement la bonté de l'âme. «Toute la gloire de la fille du roi vient de l'intérieur,» est-il dit dans l'Écriture. (Ps 44,14)

Si l'hospitalité vous est chère, vous possédez tout le trésor de l'hospitalité, alors même que vous n'auriez qu'une obole. Si vous n'aimez pas les hommes, si vous repoussez les étrangers, nageriez-vous au sein de l'abondance, votre maison est aussi rétrécie que votre cœur. Celle où Paul résida n'avait pas des lits incrustés d'argent, mais elle était riche de modestie; on n'y voyait pas des tapis splendides, mais tout y respirait la bienveillance et la générosité; elle n'était pas soutenue par de brillantes colonnes, mais elle rayonnait de la beauté des âmes; le marbre n'en revêtait pas les murs, les pierres précieuses n'en ornaient pas le pavé, mais elle était le temple de l'Esprit saint. Voilà ce que Paul louait, voilà ce qu'il aimait; c'est l'attrait qui le retenait dans cette maison pendant deux années entières; de là le souvenir qu'il gardait constamment de ses hôtes; les magnifiques éloges qu'il leur décernait, non pour contribuer à leur gloire, mais pour exciter chez les autres les mêmes sentiments, pour leur enseigner à proclamer heureux, non les riches et les puissants, mais bien ceux qui pratiquent l'hospitalité, la miséricorde, l'amour du prochain, ceux qui montrent à l'égard des saints une bienveillance inépuisable.

5. Et nous aussi, après avoir puisé de tels enseignements dans cette salutation, manifestons-les par nos œuvres; n'appelons pas les riches heureux sans discernement; ne rabaissons pas non plus les pauvres; ne rougissons pas des arts manuels; ne regardons pas le travail comme une honte et ne voyons la honte que dans l'inaction, dans l'état d'un homme qui

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

ne sait que faire. S'il était réellement honteux de travailler, Paul ne l'aurait pas fait et ne s'en serait pas glorifié plus encore que de son ministère. «Si je prêche l'Évangile, je n'ai pas lieu de m'en glorifier; où se trouve donc ma récompense ? A prêcher, à répandre l'Évangile de Jésus Christ sans en retirer aucun gain.» (I Cor 9,16-18) Si l'exercice d'un art manuel était une honte, encore une fois l'Apôtre n'eût pas défendu de manger à ceux qui ne travaillent pas. Le péché seul est un opprobre, et le péché naît habituellement de l'oisiveté; ce n'est pas un ou deux genres de péché qui proviennent de cette source, c'est le mal sous toutes ses formes.

Un Sage nous apprend aussi que l'oisiveté est l'école de tous les désordres sans exception, et voici comment il s'exprime au sujet des serviteurs : «Envoyez-les au travail, afin qu'ils ne demeurent pas à rien faire.» (Ec 33,28) Ce qu'est le frein pour le cheval, le travail l'est pour notre nature. Si l'inaction était un bien, la terre produirait tout sans efforts et sans culture; mais il n'en est rien, vous le savez. Au commencement, Dieu avait commandé à la terre de produire tous les fruits sans le concours de la main de l'homme; il n'en est plus ainsi maintenant; Dieu veut que les bœufs soient attelés, traient la charrue, déchirent le sein de la terre; que l'homme enseme les champs, donne à la vigne des soins; multipliés, cultive les arbres et toutes les plantes, dans le but d'arracher à l'iniquité l'âme de ceux qu'il applique de la sorte à tous les genres de travaux. A l'origine, pour manifester sa puissance, il voulut que la terre produisît tous les fruits sans que l'homme lui vint en aide par son travail. «Que les plantes germent du sein de la terre,» (Gen 1,11) dit-il, et soudain la terre se couvrit de fleurs. Mais il n'en fut plus ainsi dans la suite : pour produire ces fruits, la terre réclama le travail de l'homme; Dieu vous apprenait par là que le travail lui-même avait pour but notre avantage et notre bien. Et cependant il nous apparaît comme une peine et comme un châtiment dans ces paroles du Créateur : «Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.» (Ibid., 3,19) Mais il est dans la réalité un avertissement salutaire, une leçon de vertu, un remède aux blessures qui nous sont infligées par le péché. Voilà pourquoi Paul travaillait sans cesse, pendant la nuit aussi bien que pendant le jour; il le proclame lui-même en ces termes : «Nous travaillons la nuit et le jour afin de n'être à charge à personne parmi vous.» (I Th 2,9) Le travail qu'il accomplissait n'avait pas seulement pour objet de récréer son esprit et de le délasser de ses occupations spirituelles, comme cela avait lieu chez un grand nombre de ses frères; il s'appliquait tellement au travail, qu'il pouvait subvenir aux besoins des autres. «Ces mains ont fourni, disait-il, à tous mes besoins, et de plus aux besoins de tous ceux qui étaient avec moi.» (Ac 20,34)

Ainsi donc, un homme qui commandait aux démons, qui était le docteur du monde entier, à qui avait été confié le soin de tous les habitants de la terre, dont la sollicitude embrassait toutes les églises qui sont sous le soleil, tous les peuples et toutes les cités, travaillait néanmoins la nuit et le jour, n'avait pas un instant pour respirer. Et nous, sur qui ne pèse pas la millième partie d'une telle sollicitude, qui ne pouvons pas même en mesurer l'étendue par la pensée, nous passons toute notre vie dans l'inaction. Quel moyen de nous justifier, quel espoir de pardon pour nous, je vous le demande ? La source de tous les maux qui se sont abattus sur la vie humaine, c'est que beaucoup ont regardé comme leur plus grand honneur de ne pas mettre la main aux arts que leur sont les plus nécessaires, et comme la dernière dégradation, de paraître en savoir quelque chose. Paul ne rougit pas de manier les ciseaux et l'aiguille, de tailler et coudre les peaux, tandis qu'il adresse la parole aux grands; au contraire, il s'en glorifie, alors que de toute part viennent à lui les personnages qui vivent dans les distinctions et les honneurs. Non seulement il n'en rougissait pas, mais encore il consacrait dans ses Épîtres, comme sur une colonne d'airain, le souvenir du métier qu'il exerçait. Ce qu'il avait appris dans son enfance, il ne cessa de le pratiquer dans la vie, après avoir même été ravi au troisième ciel, introduit dans le paradis, initié par Dieu à d'inénarrables mystères. Et nous, indignes que nous serions d'être comparés à sa chaussure; nous tenons pour vil et méprisable ce dont il se montrait fier; nous tombons chaque jour dans le désordre, nous ne revenons jamais au bien, et nous ne voyons là aucun sujet de honte; mais vivre noblement de son travail, voilà ce que nous fuyons comme une chose humiliante et ridicule. Encore une fois, qu'on me le dise, quel espoir de salut pouvons-nous avoir ? L'unique sujet de honte qui puisse exister pour nous, c'est le péché, l'offense de Dieu, toute action qu'il n'eût pas fallu commettre; un art manuel est plutôt un sujet de gloire.

Par l'application au travail, nous chassons aisément de notre esprit les mauvaises pensées, nous venons au secours des pauvres, nous nous accomplissons la loi du divin Maître, qui disait : «Il est plus heureux de donner que de recevoir.» (Ac 20,35) Pourquoi les mains nous ont-elles été données, si ce n'est pour subvenir à nos propres besoins, et secourir, autant qu'il est en nous, ceux qui manquent du nécessaire et que l'infirmité empêche de se le

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

procurer ? Celui qui vit dans l'oisiveté, jouirait-il d'une santé parfaite, est plus digne de pitié qu'un homme dévoré par la fièvre : les infirmes, à raison même de leur infirmité, excitent l'intérêt et la compassion, tandis que ceux dont l'indolence déshonore la force, sont à bon droit haïs de tous, parce qu'ils foulent aux pieds les lois de Dieu, insultent à la table des indigents et dégradent de plus en plus leur âme propre. Ce qu'il y a de malheureux, en effet, ce n'est pas seulement qu'ils aillent importuner des maisons étrangères quand ils devraient subsister de leur propre travail, c'est encore et surtout qu'ils tombent dans la dégradation la plus profonde. Il n'est rien, absolument rien, qui échappe aux ravages de l'oisiveté : l'eau stagnante se corrompt; qu'elle coure et serpente en tout lieu, elle se conserve pure et vive : le fer, qui demeure inactif, se détériore et s'amollit, il est dévoré par la rouille; celui qu'on emploie s'embellit en s'utilisant, il brille à l'égal de l'argent lui-même : la terre qu'on laisse en repos demeure stérile, au lieu de produire de bons fruits, elle se couvre de folles herbes, de ronces ou d'autres arbustes sans valeur; tandis que la terre cultivée donne avec abondance des moissons et des fruits. Toute chose, en un mot, dépérit par le repos et gagne du prix par le travail qui lui est propre.

N'ignorant aucune de ces vérités, sachant tout le mal que l'oisiveté nous cause, tout le bien que le travail nous procure, fuyons celle-là, attachons-nous à celui-ci, pour que nous vivions honorablement sur la terre; que nous fassions part de nos ressources aux indigents, et qu'en perfectionnant chaque jour notre âme, nous acquérions les biens éternels. Pussions-nous tous y parvenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père et à l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

SECONDE HOMÉLIE

Sur Priscille et Aquilas. – Qu'il ne tant pas mal parler des prêtre du Seigneur.

1. N'avez-vous pas maintenant appris à ne rien tenir pour inutile dans tout ce que renferment les Livre, saints ? ne demeurez-vous pas persuadés que ni les titres, ni les noms, ni les simples salutations elles-mêmes ne doivent passer sans un examen attentif ? Pour moi, j'ai la conviction que les esprits sérieux ne sauraient dédaigner dans l'Écriture le plus petit mot, un nom propre encore une fois, le chiffre des années, la formule de salut en apparence la plus insignifiante. Mais, pour que cette leçon nous devienne plus utile, allons et reprenons aujourd'hui ce qui nous restait à dire sur le salut adressé par l'Apôtre à Priscille et Aquilas. Il ne faudrait pas croire cependant que la dissertation qui précède nous soit d'une mince utilité; elle nous apprend quel bien c'est que le travail, quel mal, au contraire, que l'oisiveté; combien grande était l'âme de Paul, quelle vigilance et quelle sollicitude elle déployait, non seulement pour les cités, les peuples et les nations, mais encore pour chacun des fidèles en particulier. Nous avons vu de plus que l'indigence n'est en rien un obstacle à l'hospitalité, que la fortune et les richesses ne sont pas nécessaires, mais que nous avons toujours et partout besoin de la vertu, d'une volonté pieuse et fervente; que les hommes qui possèdent la crainte de Dieu, sont au plus haut degré de gloire, seraient-ils dans la plus extrême pauvreté. De là vient que Priscille et Aquilas, ces faiseurs de tentes, ces pauvres artisans, nous les proclamons maintenant heureux plus que tous les monarques. Ceux qui s'enorgueillissaient dans les dignités et la puissance, sont tombés dans le silence de l'oubli, tandis que l'obscur travailleur et sa femme sont célébrés dans tout l'univers. Si telle est leur gloire dans la vie présente, pensez quelles seront au dernier jour leurs récompenses et leurs couronnes. Déjà par anticipation, quelle joie, quel avantage, quel honneur n'ont-ils pas pour avoir vécu si longtemps avec Paul ?

Certes, ce que j'ai d'abord dit, je le redis en ce moment, et je ne cesserai de le dire : ce ne sont pas les seuls enseignements des saints, leurs exhortations et leurs conseils qui nous rendent meilleurs et plus heureux; leur simple aspect, la manière dont ils portent leurs vêtements, la forme elle-même de leurs chaussures nous font également du bien. Ce n'est pas une médiocre leçon pour la direction de notre vie, d'apprendre comment ils usaient des choses nécessaires. Non contents de se renfermer dans les bornes de la modération et d'éviter l'abus, parfois ils s'en interdisaient même l'usage; ils vivaient dans la faim, la soif et la nudité. Paul imposait ce précepte à ses disciples : «Ayant de quoi nous nourrir et nous couvrir, n'en demandons pas davantage.» (I Tim 6,8) Il dit à son propre sujet : «Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim et la soif, nous sommes nus et meurtris de soufflets.» (I Cor 4,11) Mais il sera bon de revenir ici sur une chose que je disais à l'instant; il est nécessaire de développer une parole qui se présente souvent à notre pensée. Quelle est cette parole ? Que la manière même dont les apôtres étaient vêtus, renferme pour nous les plus utiles leçons. Mais voilà qu'au moment où je vous la répète, s'offre à mon souvenir la loi posée par le Christ en ces termes : «N'ayez ni or, ni argent, ni airain dans vos ceintures; ne portez ni souliers, ni bâton dans vos voyages.» (Mt 10,9-10) Or, il est manifeste que Pierre avait des sandales, puisque l'ange, en venant l'éveiller dans sa prison pour le rendre à la liberté, lui dit : «Reprends tes sandales, jette autour de toi tes vêtements, et suis-moi.» (Ac 12,8) Et Paul écrit à Timothée : «Apporte-moi en venant le manteau que j'ai laissé chez Carpus à Troade, ainsi que mes livres et surtout mes parchemins.» (II Tim 4,13) Que dites-vous ? Le Christ défend d'avoir des chaussures, et vous avez un manteau, un autre a des sandales ! – Si c'étaient là des hommes sans importance, en voyant qu'ils n'obéissent pas en tout à leur maître, on n'aurait pas à s'en préoccuper; mais ce sont là les coryphées du chœur apostolique, les principaux disciples du Christ, prêts à lui sacrifier leur vie, à l'écouter en toute chose; Paul, non content d'accomplir ce qui est ordonné, s'élançait par delà les limites, et vit du travail de ses mains, tout en permettant aux autres de vivre de l'Évangile, faisant ainsi plus qu'on ne commande : il importe donc de rechercher pourquoi des serviteurs aussi soumis à la loi du Christ, paraissent la transgresser dans cette disposition particulière.

Au fond, ils ne la transgressent pas, et mon explication ne servira pas seulement à justifier la conduite de ces apôtres, elle aura de plus pour effet de fermer la bouche aux Gentils. Beaucoup de ceux qui pillent les maisons des veuves, dépouillent les orphelins, marchent entourés des biens d'autrui; hommes qui ne le cèdent pas aux loups en rapacité, qui vivent du travail des autres, s'ils aperçoivent quelqu'un des fidèles qu'une santé faible et

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

chancelante oblige à se mieux couvrir, ils nous jettent aussitôt à la face la loi du Christ; et les voilà qui nous disent : Le Christ ne vous a-t-il pas défendu d'avoir deux tuniques, de porter des chaussures ? Comment donc méconnaissiez-vous en cela sa défense ? Puis, quand ils ont déversé le ridicule, le mépris et l'outrage sur leurs frères, ils se retirent satisfaits. Pour empêcher le retour de ces injustices, frappons sans pitié sur une telle impudence. Un mot suffirait pour nous débarrasser de ceux qui parlent ainsi. Et ce mot, quel est-il ? Si vous croyez en Jésus Christ, vous avez raison de nous adresser ces reproches et de nous faire ces questions : mais si vous ne croyez pas en lui, pourquoi vous faites-vous une arme de sa loi ? S'agit-il de nous trouver en faute, le Christ est pour vous un législateur digne de toute confiance; s'agit-il de l'adorer et de lui rendre hommage, vous ne tenez plus aucun compte du Maître de l'univers.

2. Mais de peur qu'ils ne s'imaginent que c'est faute de réponse directe, que nous leur opposons cet argument, venons-en à la solution des questions qu'on soulève. Quelle est cette solution ? dans de semblables lois, il faut examiner à quels hommes, en quel temps, pour quelle cause le Christ les imposa. Ce sont là des choses sur lesquelles il ne faut pas glisser rapidement et sans réflexion; les personnes, le temps, la cause exigent de notre part une sérieuse étude. Tout cela bien considéré, nous verrons que ces prescriptions ne sont pas faites pour tous, qu'elles regardent uniquement les apôtres, et encore n'est-ce pas d'une manière absolue, mais bien pour une époque déterminée. Qui nous l'apprend ? Le législateur lui-même; car, appelant à lui ses douze disciples, il leur dit : «Ne marchez pas dans la voie des nations et n'entrez pas dans la cité des Samaritains. Allez plutôt aux brebis de la maison d'Israël qui ont péri; guérissez les infirmes, purifiez les lépreux, chassez les démons; ce que vous avez gratuitement reçu, donnez-le gratuitement. N'ayez ni or, ni argent, ni airain dans vos ceintures.» (Mt 10,6-9) Voyez la sagesse du Maître, voyez comme il allège ce précepte. C'est après leur avoir dit : «Guérissez les infirmes, purifiez les lépreux, chassez les démons,» (Ibid., 8) après leur avoir départi la grâce avec tant d'abondance, qu'il leur impose ce commandement : par le pouvoir des miracles, il leur rend la pauvreté légère et facile. Ce n'est pas là seulement ce qui montre qu'une telle abnégation n'est exigée que des apôtres; cela ressort de plusieurs autres circonstances. Il punit celles des vierges qui n'ont pas d'huile dans leurs lampes; il adresse aux réprouvés les plus sévères reproches, parce que le voyant en proie à la faim, ils ne lui ont pas donné à manger, et qu'ils ne lui ont pas donné à boire quand il souffrait la soif. Or, celui qui n'a pas d'argent ni même de chaussure, qui ne possède qu'un habit, comment ferait-il pour nourrir le prochain, pour vêtir l'homme nu, recueillir l'étranger dans sa maison ?

D'autres traits de lumière viennent se joindre à ceux-là. Quelqu'un aborde le Sauveur et lui dit : «Maître, que devrai-je avoir fait pour obtenir la vie éternelle ?» Et comme, après qu'on lui a rappelé toutes les obligations consacrées dans la loi, il insiste encore en disant : «J'ai observé tout cela depuis mon enfance, que me reste-t-il à faire ?» Le Sauveur lui répond : «Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, et donnes-en le prix aux pauvres; puis viens, suis-moi.» (Mt 19,16,20-21. S'il eût voulu faire de cela un ordre, le Christ aurait dû le dire en premier lieu, le donner sous forme de loi, le ranger au nombre des préceptes, et non l'insinuer comme un conseil, comme une simple exhortation. Cette manière de parler : «Vous n'aurez ni or, ni argent ...,» (Mt 10,9) est bien celle du commandement; tandis que celle-ci : «Si vous voulez être parfait ...» (Ibid., 19,21) annonce le conseil et la persuasion. Or, donner un conseil n'est pas la même chose que poser une loi. Celui qui pose une loi, procure par tous les moyens possibles l'exécution de ce qu'il a ordonné; tandis que celui qui se contente de conseiller et de persuader, s'adressant au jugement de l'auditeur pour le choix des choses qui lui sont dites, le laisse maître d'accomplir les unes et de négliger les autres. Aussi n'est-il pas dit simplement : «Allez, vendez ce que vous avez,» de peur que vous n'y voyiez une loi. Et quoi donc ? «Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez,» pour que vous sachiez bien que cela dépend de la volonté des auditeurs. Il est donc évident que cette loi regardait uniquement les apôtres.

Mais la question principale n'est pas encore résolue. En effet, bien que ces ordres soient pour eux seuls, comment lorsqu'il leur est défendu de porter des chaussures et d'avoir deux habits, l'un a-t-il des sandales et l'autre un manteau ? Que répondrons-nous ? Le Christ n'a pas voulu que les apôtres fussent pour tout jours enchaînés à cette loi, il les en affranchit au moment de mourir pour notre salut. Qu'est-ce qui nous le montre ? Les paroles mêmes du Sauveur. Sur le point d'aller souffrir sa passion, il les appelle et leur dit : «Lorsque je vous envoyais sans sac et sans bourse, avez-vous manqué de rien ? De rien, lui répondirent-ils.» Il ajoute alors : «Maintenant, que celui qui a un sac ou une bourse, les prenne, et que celui qui

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

n'en a pas, vende son habit pour acheter un glaive.» (Luc 22,35-36) Eh bien, soit, observera-t-on peut-être, ces paroles mettent les apôtre à l'abri de toute accusation; mais pourquoi le Christ ordonne-t-il des choses opposées ? Tantôt il dit : «N'ayez pas de bourse,» (Mt 10,10) et tantôt : «Que celui qui a un sac ou une bourse, les prenne avec lui.» Comment expliquer cette conduite ? – Elle est parfaitement digne de sa sagesse et de sa sollicitude pour ses disciples. Il leur imposa cet ordre au commencement, pour leur enseigner par les actes et l'expérience la grandeur de son pouvoir, et pour qu'ils eussent ensuite le courage de parcourir l'univers. Mais, une fois qu'ils eurent reconnu sa puissance, il voulut qu'ils fissent preuve de leur propre vertu; il ne devait pas les porter dans ses bras jusqu'au bout de la carrière, il permit donc qu'ils eussent subir l'épreuve du labeur, afin de ne pas les laisser s'endormir dans l'inaction. De même que ceux qui donnent des leçons de natation, ont coutume au début de soutenir de la main leurs élèves avec le plus grand soin; puis, après un, deux ou trois jours d'exercice, ils leur retirent graduellement ce point d'appui en leur signifiant d'avoir à ne plus compter que sur eux-mêmes, les laissent enfoncer un peu et boire à longs traits l'onde amère; de même en agit le Christ envers ses disciples : au début de leur apostolat, il leur épargne toute souffrance, petite ou grande, il est toujours là pour les entourer de sa protection, et leur procurer toute chose avec abondance; mais plus tard il veut qu'ils déploient un courage en rapport avec les besoins, il leur ôte en partie le secours de sa grâce et les met dans la nécessité d'agir beaucoup plus par eux-mêmes.

Voilà ce qui nous explique pourquoi, lorsqu'ils n'avaient ni souliers, ni ceinture, ni bâton, ni monnaie, rien ne leur manquait; car à cette question du Christ : «Avez-vous manqué de quelque chose ? ils répondaient : De rien.» (Luc 22,35) Et dans le temps, au contraire, où il leur était permis d'avoir un sac, une bourse, une chaussure, nous les trouvons souffrant la faim, la soif et la nudité dans leurs courses apostoliques. Il résulte clairement de là qu'en les soumettant aux dangers et aux angoisses, il a voulu leur assurer la récompense. Ainsi font les oiseaux à l'égard de leurs petits : tant que les ailes de ces derniers sont faibles, ils se tiennent dans le nid avec eux et leur prodiguent les soins les plus tendres; mais quand ils les voient pourvus d'ailes assez fortes, capables de fendre l'air, ils leur apprennent d'abord à voler autour du nid et les conduisent ensuite plus loin, en les soutenant dans les premières tentatives, puis leur retirent entièrement leur concours. Telle est l'image de la conduite du Christ. La Palestine est le nid où il nourrit ses disciples; et quand il leur eut appris à voler en les accompagnant et les soutenant, il ouvrit le monde à leur essor et leur ordonna de se suffire à eux-mêmes. Or, que cela soit vrai, qu'il les ait envoyés dénués de tout, avec un seul habit, sans chaussures, dans le but de leur manifester sa puissance, ses paroles bien comprises ne nous permettent pas d'en douter. Il ne se contente pas de leur dire : Prenez un sac et une bourse. Non, il revient sur le passé et leur dit : «Lorsque je vous envoyais sans sac et sans bourse, avez-vous manqué de rien ?» N'est-ce pas comme s'il disait : Tous les biens ne vous étaient-ils pas prodigués ? n'étiez-vous pas au sein de l'abondance ? Et maintenant je veux que vous soyez obligés de pourvoir à vos propres besoins et que vous éprouviez l'indigence. Ainsi donc, je vous affranchis de cette première loi; je vous permets d'avoir un sac et une bourse; vous ne devez plus vous regarder comme des instruments inanimés dont je me sers pour accomplir mon œuvre : le moment est venu de montrer votre propre philosophie.

3. Et cependant, me dira-t-on, la grâce n'eût-elle pas brillé davantage s'ils avaient toujours été dans les mêmes conditions ? – Mais ils n'auraient pas acquis la même gloire : s'ils n'avaient eu jamais à subir l'affliction, la tentation, l'indigence, la persécution, les angoisses, leur vie se serait écoulée dans un repos sans honneur. Non, à l'éclat de la grâce doit maintenant se joindre celui d'une vertu éprouvée, pour que personne n'eût occasion de dire qu'ils n'avaient rien fait par eux-mêmes, que tout-avait été fait par la force de Dieu. Il pouvait sans doute les maintenir jusqu'à la fin dans la même abondance; mais il ne l'a pas voulu pour les nombreuses et fortes raisons que nous avons plusieurs fois signalées à votre charité. Au fond, nous n'en ayons donné qu'une. En voici une autre qui ne le cède pas à celle-là : ils devaient apprendre de la sorte à se contenter de peu. C'était, en troisième lieu, pour qu'on ne les honorât pas comme des êtres supérieurs à l'humanité. C'est pour toutes ces raisons et pour beaucoup d'autres qu'au moment de les laisser exposés à mille accidents imprévus, il ne voulut pas les retenir sous le joug de la première loi; il en relâcha les liens, il en adoucit les sublimes exigences, pour que le fardeau de la vie ne leur fût pas aussi lourd à porter, pour qu'ils n'eussent pas en même temps les fréquentes épreuves de l'abandon et les rigoureuses obligations du renoncement. Mais comme il fallait que sa pensée, d'abord obscure, fût ensuite expliquée d'une manière plus claire, après leur avoir dit : «Que celui qui possède un sac et une bourse, les prenne avec lui,» (Luc 22,36) il ajoutait : «Et que celui qui n'en a pas, vende son

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

habit pour acheter un glaive.» Qu'est-ce à dire ? Est-ce qu'il armait ses disciples, celui qui leur donnait cette leçon : «Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche;» (Mt 5,39; Luc 6,29) celui qui nous ordonne de bénir ceux dont nous recevons des outrages, de supporter les injustices qu'on nous fait, de prier pour ceux qui nous persécutent ? nous armerait-il maintenant, et nous armerait-il seulement d'un glaive ? Comment accorder cette conduite avec la raison ?

Si les armes étaient absolument nécessaires, ce n'est pas le glaive seul qu'il fallait réclamer : le bouclier, le casque et la cuirasse n'étaient pas moins indispensables. Assurément, si l'œuvre nouvelle devait s'accomplir par des moyens humains, ce précepte n'était que ridicule. Auraient-ils possédé des armes de toute espèce, en face des violences et des embûches de tant de peuples et de tyrans, de nations civilisées et de races barbares, comment auraient pu triompher onze contre tous ? Eussent-ils même pu supporter les hennissements des chevaux ? l'aspect seul de l'armée ennemie n'eût-il pas glacé de frayeur des hommes qui n'avaient connu dans leur vie que leurs petits lacs, leurs fleuves et leurs marécages ? Pourquoi donc leur parle-t-il ainsi ? Par cette parole, il voulait leur indiquer le piège que les Juifs lui tendaient et dans lequel ils allaient le prendre. S'il ne s'exprime pas clairement, s'il emploie une sorte d'énigme, c'est pour ne pas jeter les siens dans un nouveau trouble. Quand vous l'entendez prononcer ces mots : «Ce que je vous ai dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits; ce que vous avez entendu dans les ténèbres, annoncez-le au grand jour;» (Mt 10,27; Luc 12,3) vous ne comprenez pas sans doute qu'il faille abandonner les rues et les places publiques pour monter sur les toits, et prêcher de là l'Evangile. La conduite des disciples nous montre qu'ils ne l'avaient pas non plus compris ainsi. Par ces expressions : sur les toits, au grand jour, il leur signifie qu'ils doivent prêcher aux peuples avec une entière liberté; et par ces autres expressions : à l'oreille, dans les ténèbres, il entend ce petit coin du monde, cette contrée de la Palestine, où lui-même leur avait enseigné ce qu'ils iraient répandre dans tout l'univers. Et dans le fait, ce n'est pas dans les ténèbres, ce n'est pas à l'oreille qu'il leur avait parlé, mais bien et plus d'une fois sur les montagnes et dans les synagogues.

Voilà comment vous devez encore l'interpréter ici. De même donc que les toits dont il parlait n'ont été pour nous qu'une métaphore; de même le glaive dont il parle maintenant n'est pas un glaive véritable, mais bien le signe des embûches qui l'entouraient et des souffrances qu'il allait réellement subir de la part des Juifs. Ce qui suit le prouve d'une manière évidente. A peine a-t-il dit, en effet, qu'il faut acheter un glaive, qu'il ajoute aussitôt : «Car les choses qui ont été écrites de moi doivent s'accomplir; il a été confondu avec les hommes d'iniquité.» (Luc 22,37; Is 53,12) Et lorsque les disciples lui répondent : «Nous avons ici deux glaives,» ne comprenant pas sa pensée, il leur dit : «Cela suffit.» (Luc 22,38) Cela ne suffisait pas cependant; car, à vouloir user des ressources humaines, ni deux, ni trois, ni cent glaives même n'auraient été suffisants; et, s'il repousse les moyens humains, ces deux glaives sont inutiles. Il ne veut pas leur donner le mot de l'énigme, pas plus que dans beaucoup d'autres circonstances; il laisse aux événements le soin d'expliquer celles de ses paroles que les auditeurs n'ont pas comprises. Nous en voyons un exemple dans ce qu'il dit touchant sa résurrection : «Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti.» (Jn 2,19) Et les disciples ne comprenaient pas ce qu'il disait, comme l'atteste formellement l'Evangéliste : «Mais quand Jésus fut ressuscité, ils crurent à sa parole et à l'Écriture.» (Ibid., 22) Plus loin il dit encore : «Ils ne savaient pas alors que le Christ devait nécessairement ressusciter d'entre les morts.» (Ibid., 20,9)

4. C'en est assez, la question est désormais résolue; il est temps que nous en venions à l'autre partie de la salutation qui nous occupe. Qu'a-t-il donc été dit, et comment y reviendrons-nous ? Nous avons proclamé le bonheur de Priscille et d'Aquila, parce qu'ils ont vécu dans la même maison que Paul, parce qu'ils ont étudié dans le plus grand détail sa manière de se vêtir et de porter une chaussure, tous les traits de sa vie. C'est à cette occasion que nous nous sommes demandé pour quel motif, lorsque le Christ leur défendait de rien avoir, si ce n'est un seul habit, l'un d'eux avait des sandales et l'autre un manteau. Ce discours a démontré qu'en usant de ces choses, loin de transgresser la loi, ils l'accomplissaient d'une manière rigoureuse. Nous vous le disons, non pour vous engager à thésauriser, à posséder au delà du nécessaire, mais bien pour vous fournir telle réponse aux dérisions que les infidèles se permettent contre nous. En nous affranchissant de la première loi, le Christ ne nous a pas imposé le luxe des maisons, des esclaves, des lits somptueux, des vases d'argent et des autres objets semblables; il n'a voulu que nous rendre une liberté dont il avait d'abord supprimé l'usage. De là cette leçon de Paul : «Ayant le vivre et le vêtement, n'en demandons pas davantage.» (I Tim 6,8) Ce qui ne nous est pas nécessaire, nous devons le donner aux

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

indigents, selon l'exemple de Priscille et d'Aquila. De là les louanges, l'admiration, le magnifique éloge que l'Apôtre leur décerne. En disant, en effet : «Saluez Priscille et Aquila, mes auxiliaires dans le Seigneur,» (Rom 16,3) il signale la cause de son ardente charité. Quelle est cette cause ? «Pour me sauver la vie, ils ont exposé leur tête.» (Ibid., 4)

Voilà donc pourquoi, dira quelqu'un peut-être, vous les aimez et les chérissez ? – Oui, certes; car n'auraient-ils fait que cela, c'eût été, pour eux une grande gloire. Celui qui sauve le général, sauve aussi l'armée; celui qui délivre le médecin d'un danger, rend la santé aux malades; celui qui arrache le pilote aux flots, protège le navire contre les fureurs de la tempête. De même, ceux qui sauvèrent le docteur du monde entier et versèrent leur sang pour conserver sa vie, furent les bienfaiteurs du monde; car en se dévouant pour le docteur, ils se dévouaient pour tous les disciples. Mais ce n'est pas seulement à l'égard du maître qu'ils se montrèrent tels, ils déployèrent la même sollicitude à l'égard de leurs frères, et ce qui suit ne vous permet pas d'en douter. Après avoir dit : «Ils ont exposé leur tête pour me sauver la vie,» il ajoute : «Je ne suis pas seul à leur rendre grâces; toutes les églises des Gentils ont pour eux la même reconnaissance.» Que dites-vous ? Quoi ! des faiseurs de tentes, de pauvres artisans, qui n'ont que le strict nécessaire, méritent la reconnaissance de toutes les églises des Gentils ? Et quel si grand bien ces deux personnes ont elles pu faire à tant d'églises ? par quels trésors, quelle si grande puissance, quel merveilleux crédit auprès des grands ? – Non, ces deux personnes n'eurent ni richesses, ni puissance, ni crédit; mais elles avaient quelque chose qui l'emporte sur tout cela, un courage à toute épreuve, une âme généreuse et toujours prête à braver tous les dangers. C'est là qu'est la source des services qu'elles ont rendus, du salut qu'elles ont opéré. Et dans le fait, ceux qui vivent au sein de l'opulence, mais à qui la sagesse fait défaut, ne peuvent pas servir utilement les églises comme le font ceux dont la grandeur d'âme éclate dans la pauvreté. Et que personne ne regarde ce que je dis comme un paradoxe; c'est une vérité qui se démontre par les faits mêmes. Le riche a beaucoup de sujets d'amoindrissement et d'ennui; il craint pour ses maisons, ses serviteurs, ses champs, ses trésors; il lui semble sans cesse qu'on va lui ravir quelque chose : une grande domination est toujours une grande servitude. L'indigent, au contraire, affranchi qu'il est de ces assujettissements et de ces sollicitudes, est un lion qui respire le feu; doué d'une âme généreuse, il s'élève au-dessus de tout, il accomplit sans peine tout ce qui peut servir au bien des églises, sans en excepter les réprimandes et les corrections; il est prêt à subir d'innombrables labeurs pour la gloire du Christ. Plein de mépris pour la vie présente, il ne connaît pas d'obstacle à son travail, il n'est rien qu'il n'accomplisse avec joie. Que craindrait-il, en effet, je vous prie de me le dire ? Qu'on ne le dépouille de ses biens ? Personne n'oserait le prétendre. Qu'on ne le chasse de sa patrie ? Mais toute cité sous le soleil est la sienne. Qu'on n'amoindrisse la somme de ses plaisirs ou le nombre de ses satellites ? Mais il a dit adieu à toutes les choses, et voilà qu'il est déjà le citoyen du ciel et qu'il se hâte d'arriver à la vie future. Faut-il qu'il se sacrifie lui-même et qu'il répande son sang, il ne demandera pas grâce. De là vient qu'il est plus puissant et plus riche que les tyrans, les rois, les peuples, l'univers tout entier.

Et pour que vous sachiez que notre parole n'est pas une adulation, mais bien une vérité; que les hommes qui n'ont rien sont justement ceux dont la parole est la plus libre, dites-moi combien de riches il y avait du temps d'Hérode, combien d'hommes puissants. Or, quel est celui qui eut le courage de se déclarer, de s'élever contre le tyran ? Qui vengea les lois de Dieu méprisées ? Ce ne fut certes pas un riche; ce fut un pauvre, un homme dénué de tout, qui n'avait ni lit, ni table, ni domicile, un habitant du désert, Jean-Baptiste. Seul, ou du moins le premier de tous, il accusa le tyran avec une pleine confiance, il lui remit sous les yeux son mariage adultère; à la face de tous, d'une voix que tous pouvaient entendre, il prononça contre lui la sentence de condamnation. Avant le précurseur, le grand Elie, qui ne possédait pas autre chose qu'un manteau, n'avait pas montré moins de courage en face de l'impie Achab, ce contempteur de toutes les lois. Non, rien n'inspire la liberté de la parole, le sang-froid dans le danger, rien ne donne la force et l'indépendance comme un dévouement absolu, l'éloignement de toutes les affaires du monde. Voulez-vous donc posséder une grande puissance ? embrassez la pauvreté, dédaignez les choses du temps, regardez la mort comme une chose vaine; un homme ainsi disposé rendra de plus éminents services aux églises, que les riches, les puissants et les rois eux-mêmes. Les rois, en effet, et ceux qui vivent dans l'opulence, ne font rien qu'au moyen des ressources matérielles, tandis qu'il accomplit souvent les plus grandes choses en affrontant les dangers et la mort. Eh bien, autant le sang l'emporte sur tout l'or du monde, autant l'efficacité de cette dernière action l'emporte sur celle de la première.

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

5. C'est à ce genre de vertu que s'étaient élevés les hôtes de Paul, Priscille et Aquilas. Dénués des biens terrestres, ils avaient une âme supérieure à tous les trésors, ils se tenaient prêts à mourir chaque jour, ils vivaient sans cesse au milieu des meurtres et du sang, ils souffraient un perpétuel martyre. De là l'état florissant de la religion dans ces anciens temps, alors que les disciples étaient si étroitement unis aux maîtres et les maîtres aux disciples. Paul rend ce témoignage, non seulement aux fidèles dont nous parions, mais encore à beaucoup d'autres. Ecrivant aux Hébreux, aux Thessaloniens, aux Galates, il déclare qu'ils avaient tous à subir d'incessantes épreuves; ses Epîtres nous les montrent dans la persécution, l'exil, la spoliation, les dangers les plus terribles; leur vie se passait dans de rudes combats; ils n'hésitaient pas à sacrifier leurs membres par dévouement pour leurs maîtres. «J'atteste, dit-il en s'adressant aux Galates, que, s'il eût été possible, vous eussiez arraché vos yeux pour me les donner.» (Gal 4,15) Il rend le même témoignage à Epaphras, qui habitait à Colosse : «Il a été malade jusqu'à la mort; mais Dieu a eu pitié de lui, et non seulement de lui, mais encore de moi, pour que je n'eusse pas tristesse sur tristesse.» (Phil 2,27) C'était là manifester bien clairement la douleur que lui attrait causée la mort de son disciple. Bientôt après il fait connaître à tous la vertu de ce même Epaphras : «Il a été si près de la mort, il n'exposé sa vie, pour me rendre les services que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes.» (Ibid., 30) Peut-on être plus heureux qu'ils ne le furent, plus malheureux que nous ne le sommes ? Ils donnaient leur sang et leur vie pour leurs instituteurs, et nous n'osons pas même prononcer une parole en faveur de ceux qui sont nos pères à tous; et quand nous les entendons injurier ou calomnier, soit par leurs enfants, soit par les étrangers, nous n'avons pas le courage d'élever la voix, de repousser l'injure, de combattre la calomnie. Et plaise à Dieu que nous ne soyons pas les premiers à ternir leur conduite ! Ce qu'il y a de certain, c'est que des infidèles ne se permettraient pas les indignités et les outrages qu'on entend sortir de la bouche de ceux qui nous sont, en apparence, unis par les liens de la même foi. Je me pose maintenant une autre question : D'où vient cette profonde indifférence, ce mépris de la piété, qui nous transforme en ennemis de nos pères ? Certes, rien n'est capable de dissoudre et de ruiner l'Eglise, comme ce défaut d'union et de dévouement des disciples envers leurs maîtres, des enfants envers leurs pères, des sujets envers ceux qui les gouvernent. Si quelqu'un dit du mal d'un de ses frères, la lecture des Livres saints lui est interdite. «Comment oses-tu faire passer par tes lèvres les paroles de mon Testament ?» (Ps 49,16) C'est Dieu qui parle ainsi, et bientôt il indique la cause de sa défense : «Tu t'asseyais pour dire du mal de ton frère.» (Ibid., 20) Et quand c'est à ton père spirituel que tes accusations s'adressent, tu te croirais digne d'aborder les portiques sacrés ! Comment excuser une telle conduite ? Si celui qui maudit son père ou sa mère est puni de mort selon la loi, comment se peut-il qu'on ose parler contre un homme investi d'une paternité plus nécessaire et plus respectable ? Ne craignez-vous pas que la terre ne s'entr'ouvre pour vous dévorer ou que le feu du ciel ne consume votre langue coupable ? Ne savez-vous pas de quel châtement fut frappée la sœur de Moïse, pour avoir élevé la voix contre ce chef de la nation ? Elle tomba dans un état immonde, elle fut couverte de lèpre et descendit au dernier degré de l'ignominie; son frère eut beau prier pour elle, il n'obtint pas son pardon. C'était elle cependant qui, après avoir porté sur le bord du fleuve ce futur serviteur de Dieu, réussit à lui faire donner sa propre mère pour nourrice, pour que cet enfant ne suçât pas un lait étranger; et plus tard elle marchait à la tête des femmes comme il marchait à la tête des hommes; elle s'était montrée partout la vraie sœur de Moïse, en partageant ses labeurs et ses angoisses. Mais dès qu'elle eut mal parlé contre lui, tous ses mérites ne purent la soustraire à la colère de Dieu; le Prophète lui-même dont les prières avaient obtenu grâce pour tout ce grand peuple, coupable de la plus horrible impiété, ne put apaiser le Seigneur par les plus ardentes supplications en faveur d'une sœur : Dieu la traita sans pitié, afin de nous apprendre à quel point on se rend coupable en parlant mal de ceux qui gouvernent, en jugeant les mœurs d'autrui. Au jour des vengeances, nous aurons à répondre devant lui, non seulement de nos propres péchés, mais encore des jugements que nous aurons portés sur le compte des autres. Un péché naturellement léger s'aggrave souvent et quelquefois même devient impardonnable, quand le pécheur se permet de juger son prochain.

Ce que je dis n'est peut-être pas assez clair; je tâcherai de l'éclaircir davantage. Un homme a péché, et de plus il a condamné sans pitié un pécheur coupable de la même faute : au jour du jugement, il ne subira pas seulement la peine que mérite la nature de son péché, mais encore une peine plus que double et triple de celle-là; et cette peine sera motivée beaucoup moins par la faute qu'il a commise que par l'impitoyable jugement qu'il a porté. Or, que cela soit vrai, je le montrerai par les faits, par les leçons de l'expérience, comme je vous l'ai promis. Le pharisien n'était pas tombé dans le péché, il avait pratiqué la justice, il pouvait

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

se vanter d'un grand nombre de bonnes œuvres; mais comme il se permit de juger un publicain, coupable de vol, d'avarice, de toute sorte de transgressions, il eut à subir un châtement bien supérieur à celui dont le publicain était digne. Si donc celui qui ne s'était pas rendu criminel, attira sur lui un si grand supplice pour avoir condamné par une simple parole un homme dont tout le monde connaissait les prévarications, nous qui prêchons si souvent chaque jour et qui cependant faisons le procès à la vie des autres, sur des choses même qui sont demeurées cachées, qui ne sont connues de personne, à quel supplice ne nous exposons-nous pas, je vous le demande, quel espoir du pardon pouvons-nous avoir ? «Le jugement que vous aurez porté, est-il dit dans l'Évangile, c'est celui que vous subirez vous-mêmes.» (Mt 7,2)

6. Je vous en supplie donc, je vous en conjure, écoutez mes conseils, renoncez à cette funeste habitude. Nous ne nuirons en rien aux prêtres contre lesquels notre langue se déchaîne, soit que nous mentionnons, soit que nous disions la vérité. Le pharisien ne nuit pas au publicain; il le sert, au contraire, quoique ses accusations fussent vraies. C'est sur nous-mêmes que nous attirons les plus grands maux, à l'exemple de ce pharisien qui tourna l'épée contre son propre sein, et ne se retira qu'en emportant une mortelle blessure. Pour ne pas éprouver le même sort, mettons un frein à notre langue. En effet, s'il ne put échapper au supplice, celui qui n'avait parlé mal que d'un publicain, à quel moyen de défense pourrions-nous recourir, nous qui parlons mal de nos pères ? Si Marie fut châtiée avec tant de sévérité pour avoir une seule fois blasphémé contre son frère; pouvons-nous espérer échapper à la damnation, nous qui mille fois par jour accablons d'outrages nos chefs spirituels ? Et qu'on ne me dise pas : Celui-là était Moïse; car il me serait trop facile de répondre : Celle-là était Marie. Du reste, que je vous montre clairement par une autre raison à quel point il vous est interdit, alors même que les prêtres seraient coupables, de condamner leur vie. Écoutez ce que le Christ disait de ceux qui étaient à la tête du peuple : «Sur la chaire de Moïse sont assis les Scribes et les Pharisiens; faites donc tout ce qu'ils vous ordonnent de faire, mais ne faites pas selon leurs œuvres.» (Mt 23,2-3) Quoi de plus pervers que ces hommes, dont le zèle corrompait leurs futurs disciples ? Et cependant il ne les dégrade pas de leur dignité, il ne les livre pas au mépris de leurs inférieurs; et certes rien de plus sage; car si les inférieurs s'arrogent une fois ce pouvoir, alors plus d'autorité qui se maintienne, tout gouvernement devient aussitôt impossible. Aussi, lorsque Paul, s'élevant contre le prince des prêtres, lui eut adressé cette blessante parole : «Dieu te frappera, mur blanchi; et tu sièges pour me juger !» et eut entendu quelques-uns de ses frères le blâmer et lui dire : «Tu outrages le pontife de Dieu;» voulant montrer à quel point on doit honorer et respecter les hommes constitués en dignité, «Je ne savais pas, dit-il, que c'était là le pontife du Seigneur.» (Ac 23,3-5) C'est encore pour cela que David ayant surpris Saül, alors prévaricateur et respirant l'homicide, digne enfin de tout châtement, non seulement il lui fit grâce de la vie, mais il ne permit pas même qu'il fût prononcé contre lui une parole amère; et voici la raison qu'il en donne : «C'est le Christ du Seigneur.» (I Roi 24,7)

Ce n'est pas assez; nous pouvons encore démontrer d'une manière surabondante, combien il nous est interdit de nous ériger en censeurs des prêtres : Un jour que l'Arche était ramenée, de simples particuliers ayant voulu la soutenir quand elle menaçait de tomber, ils furent châtiés pour ce seul fait et frappés de mort sur la place même, par la main du Seigneur, alors néanmoins que leur action n'avait en apparence rien de déraisonnable; car, bien loin de renverser l'Arche, ils l'empêchaient de tomber. C'était donc pour vous apprendre solennellement la dignité des prêtres et la défense faite à leurs inférieurs, à ceux qui sont dans le rang des laïques, d'entreprendre de les corriger, que ces hommes furent frappés de mort au milieu de la multitude; un tel prodige devait effrayer tous les autres et leur faire voir qu'ils ne doivent jamais s'immiscer dans les secrets du sacerdoce. Au fond, s'il était permis à chacun, sous prétexte de redresser les mauvaises actions, de s'élever contre la dignité sacerdotale, comme de semblables occasions ne manqueraient jamais, tous les rangs seraient confondus, il n'y aurait plus désormais de différence entre les gouvernants et les gouvernés. Que personne toutefois ne se persuade que c'est là une accusation dirigée contre les prêtres; «par la grâce de Dieu ils donnent au monde, vous le savez bien, l'exemple de la vertu, et jamais ils n'ont donné de prise à la critique;» je veux uniquement vous apprendre que, dans le cas même où vos pères prévariqueraient, où vos maîtres tomberaient dans une rigueur excessive, il serait encore imprudent à vous de les maudire et de les outrager. Si le Sage, en effet, a pu dire en parlant de notre père selon la chair : «Se jette-t-il en dehors de la raison, ayez pour lui de l'indulgence;» (Ec 3,15) car pourrez-vous jamais lui rendre ce qu'il vous a donné ? À plus forte raison cette loi doit-elle être observée vis-à-vis de nos pères spirituels. Le devoir de chacun, c'est de scruter avec soin sa propre vie, pour qu'on ne nous dise pas au grand jour des

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILAS

vengeances : «Hypocrite, comment se fait-il que vous voyiez une paille dans l'œil de votre frère, et que vous ne fassiez pas attention à la poutre qui est dans votre œil ?» (Mt 7,3)

Voici la conduite des hypocrites : En public, sous les yeux de tout le monde, les voilà qui baisent les mains des prêtres, embrassent leurs genoux, se recommandent à leurs prières, viennent frapper à leur porte quand il faut recourir à leur pouvoir de purifier; et puis, chez eux et sur la place publique, ils accablent d'outrages ceux qui sont pour nous les auteurs ou les ministres des plus grands biens, ou du moins ils applaudissent à ceux qui les insultent. Si ton père est réellement un homme vicieux, d'où vient cette confiance que tu donnes au ministre de nos terribles mystères ? Et s'il te paraît vraiment digne de ta confiance, comment supportes-tu ceux qui disent du mal de lui ? comment ne leur fermes-tu pas la bouche et ne leur témoignes-tu pas ton indignation et ta douleur, afin d'obtenir un droit aux récompenses que Dieu décerne aux éloges même des médisants ? Ils ont beau vomir mille outrages, ils te loueront néanmoins et te respecteront pour ta piété filiale; si nous agissons autrement, tous nous condamneront, sans en excepter les médisants eux-mêmes. Et ce n'est pas encore là ce qu'il y a de plus terrible : nous aurons encore à subir, pour une telle conduite, les derniers châtiments. En effet, rien ne porte atteinte aux églises comme une telle maladie; un corps, dont les nerfs ont perdu leur puissance d'action, est sujet à bien des infirmités, et cela suffit pour rendre la vie malheureuse. Il en est de même d'une église que n'entoure plus de ses anneaux indestructibles la forte chaîne de la charité : les guerres s'y multiplient, la colère de Dieu la frappe, elle est sujette à des tentations sans nombre.

Eloignons donc tous ces maux, ne provoquons pas la colère divine, n'aggravons pas notre culpabilité, n'attirons pas sur nous d'inévitables supplices, ne travaillons pas au malheur de notre vie; laissant à celui qui connaît parfaitement les choses inconnues, le soin de juger la vie des autres, bornons-nous à condamner nos propres péchés. C'est ainsi qu'il vous sera donné d'échapper aux feux de la géhenne. Ceux qui se livrent à des recherches indiscrettes sur les fautes d'autrui, ne tiennent aucun compte de leurs propres fautes; et ceux, au contraire, qui se gardent bien de scruter la conduite du prochain, sont toujours en sollicitude sur leur propre conduite; ayant constamment sous les yeux les péchés qu'ils ont commis, se soumettant eux-mêmes à un examen rigoureux, à des peines sévères, ils auront plus tard un juge plein de douceur. C'est ce que Paul déclarait en ces termes : «Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par le Seigneur.» (I Cor 11,31) Voulons-nous donc obtenir une sentence favorable, oublions tout le reste, scrutons notre vie, réprimons les pensées qui nous induisent au mal, inclinons au repentir notre conscience, et ne cessons d'étudier toutes nos actions. De la sorte, nous déposerons le fardeau de nos péchés, nous mériterons une complète indulgence, nous passerons avec bonheur le temps de la vie présente et nous acquerrons les biens futurs, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en union avec le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.